

Chapitre 1 : Avant Propos

Certains s'imaginent, dans leur ignorance des choses du Voyage, que toutes les tavernes se ressemblent; qu'elles ont la même odeur, le même goût; qu'elles rendent le même son.

Ils se trompent.

Ils croient qu'on y rencontre les mêmes visages d'ivrognes, les mêmes tire-laine; qu'on y raconte les mêmes histoires de trésors cachés, de dragons implacables. Des histoires inventées par des esprits imbibés d'alcool pour jouer les héros d'un quart d'heure.

Ceux-là n'ont jamais poussé la porte d'aucune taverne. Ils ne se sont jamais assis sous la lumière vacillante des chandelles. Ils n'ont jamais senti la chaleur épaisse des salles basses tandis que dehors la nuit frissonne et glisse.

Ils ne savent pas les mondes qui se cachent dans les tavernes du Rêve.

Aucune ne ressemble à l'autre.

Les gens qui les hantent ont chacun leur histoire. Et celles qu'ils racontent, qu'importe qu'elles soient vraies ou fausses.

Elles existent pour eux et pour ceux qui les écoutent...

Chapitre 2 : A la Licorne

Bien sûr, personne aujourd'hui ne peut se souvenir du temps d'avant le Grand Réveil. Bien sûr, personne n'a jamais vu la Licorne.

Sauf Théobald, de la Maison des Voyageurs. Mais c'est lui qui le dit, et sans doute voit-il bien des choses encore lorsqu'il regarde au fond d'une bouteille.

Bien sûr, on ne peut savoir de l'Histoire que les histoires que racontent les vieilles et les chansons que chantent les baladins.

Bien sûr, il y a ceux qui croient savoir et qui parlent.

Et il y a ceux qui savent et qui se taisent.

Car ils savent que rien aujourd'hui ne pourrait empêcher les hommes de partir à la chasse à la Licorne.

On dit qu'autrefois Cendre-Lune était belle, prospère, riche, dorée. Ceux qui vivaient là n'éprouvaient ni froid, ni faim, ni peur, ni ennui.

C'était avant la licorne. Ou pendant. On ne sait plus très bien.

Ce qui doit être vrai, parce que tout le monde s'accorde là-dessus, c'est que Naguilar, le Seigneur de Cendre-Lune, devait être devenu fou. Ce qui doit être vrai aussi, c'est que c'est lui qui a ouvert la première chasse à la Licorne.

Ce soir, la salle est pleine. *La Licorne* est la meilleure taverne de Cendre-Lune. D'ailleurs, toutes les tavernes sont pleines ce soir.

Depuis trois jours, et pour trois jours encore, la foire attire du monde des bourgs voisins.

Et puis, il y a la fête.

Même des étrangers viennent pour la fête de la Licorne. Elle ne dure qu'une journée. Mais quelle journée! On dirait que Cendre-Lune a retrouvé sa splendeur passée. Et le soir, à l'heure où le serpent remonte le fleuve

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

de l'Oubli, le Seigneur de Cendre-Lune déclare ouverte la chasse à la Licorne.

Ce soir encore, il est là. Dans un coin de la salle.

Carabosse, de la Maison des Voyageurs, nous l'a envoyé. Elle sait que la mansarde au-dessus des cuisines est vide. Bérénice la loue quelquefois, quand la Maison des Voyageurs ne peut plus accueillir personne.

Depuis trois jours, il passe ses soirées à la taverne.

Il est silencieux. Il sourit rarement. Il commande une chope, il la fait durer longtemps; puis quand elle est vide, il en demande une autre et la garde jusqu'à la fin. Ce n'est pas quelqu'un des bourgs, ni même du pays. Il vient de plus loin que je ne saurais le dire. Je ne crois pas qu'il soit venu pour la foire. Ni pour la fête.

Bérénice ne l'aime pas beaucoup. Non parce qu'il ne consomme pas. Car si lui-même ne boit pas, il paye à boire aux autres.

Aux autres qui ne se font pas prier pour parler, pour raconter des histoires de chasse à la Licorne.

Bérénice déteste la chasse à la Licorne. Elle lui a pris son mari. Un brave homme qui est parti voici six ans et qui n'est pas encore revenu. Il ne reviendra jamais. Personne n'est jamais revenu de la chasse à la Licorne.

Sauf Théobald.

Au bout de dix années, il a repassé les Portes.

Il était parti clamant qu'il ramènerait la corne de la Licorne à Cendre-Lune et rendrait à la ville sa prospérité perdue. Il est rentré, traînant la jambe, éborgné, balaféré, mais sans corne de Licorne.

Depuis, il vient noyer à *la Licorne* son chagrin de n'être pas un héros.

Et chaque année, la ville se vide davantage de ses hommes, de ses forces, de son sang.

On ne revient pas de la chasse à la Licorne.

Ce soir encore, il regarde les joueurs de cartes, des habitués.

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

La salle est pleine d'étrangers. Et lui est plus étranger que tous ces étrangers.

Depuis trois jours, je ne l'ai pas vu sourire une seule fois.

Il écoute la voix avinée de Théobald raconter comment, il y a très très très longtemps, le Seigneur de Cendre-Lune tomba amoureux d'une licorne qu'il avait vue en rêve. Il ordonna alors qu'on lui ramenât cette licorne qui devait donner à la ville la richesse et l'abondance éternelle. Et c'est pourquoi, lui, Théobald, il était parti pour chercher la Licorne et qu'il était revenu bancal et éborgné par un gros ours des montagnes et que, demain, il repartirait à la chasse à la Licorne...

Il écoute Théobald. Je ne sais même pas son nom. Je ne sais rien de lui. Que le son grave de sa voix et la couleur de son regard.

Il écoute les joueurs de cartes se moquer du vieil ivrogne. Ils prétendent que la Licorne n'a rien à voir avec Cendre-Lune. Que les Licornes portent bonheur et que leur corne est une corne d'abondance.

Voilà pourquoi il en faut une à Cendre-Lune, afin qu'elle retrouve sa splendeur passée.

Ils parlent et ils ne savent rien.

Moi, je sais que rien ne peut faire renaître le passé et qu'il ne sert de rien de courir à la chasse à la Licorne.

Depuis trois heures, il écoute des histoires de Licornes. La salle peu à peu s'est vidée. Théobald a de plus en plus de mal à raconter comment dix ours l'ont rendu borgne.

Les joueurs de cartes philosophent sur les Licornes.

Lui, il ne dit rien. Il encourage les bavards d'un signe de tête.

Que peut-il bien vouloir à notre Licorne? Il n'est même pas de Cendre-Lune.

Bérénice s'impatiente. Les histoires de Licornes la rendent folle.

Maudite Licorne qui prend les un après les autres les hommes de Cendre-Lune. Qui fait de la vie des femmes de Cendre-Lune un désespoir de chaque jour. Si sa taverne s'appelle encore *la Licorne*, c'est qu'il porte malheur de changer une enseigne. Il vaut mieux ne pas lui bailler de la Licorne aux oreilles.

Surtout les avant-veilles de chasse à la Licorne.

Après demain, commencera la septième année d'absence de son mari.

Demain soir, la chasse à la Licorne sera ouverte.

Les volontaires partiront à l'aube suivante.

On ne commencera même pas à les attendre.

Bérénice s'est avancée vers l'étranger. J'ai cru qu'elle allait le jeter dehors. Je l'ai vue un jour assommer un ivrogne d'un seul coup de cruche. Personne n'a osé depuis se mesurer à son courroux. Ainsi sont les femmes de Cendre-Lune.

« Vous voulez savoir l'histoire vraie de la Licorne? Ecoutez-moi alors et m'en croyez! Naguilar de Cendre-Lune tomba amoureux d'une jeune fille, belle comme un rêve doré. Elle s'appelait Idalis. Las pour lui et pour elle, un rival jaloux la transforma en licorne pour la lui enlever. Pauvre Naguilar qui devint fou de douleur. Plus rien n'eut d'importance à ses yeux que de retrouver la licorne. Il envoya ses gens, mais aucun ne revint jamais. C'était il y a très très très longtemps et depuis la licorne et sa maudite corne ont fini de pourrir au fond de quelque marais puant! »

L'étranger l'a regardée en silence. Théobald s'est levé, le verre à la main. Il tenait à peine debout. Il a essayé de dire que la licorne existait, qu'il l'avait vue, lui, Théobald, quand il avait encore ses deux yeux, bien avant qu'une horde de loups sauvages ne lui en mange un. Et que même, demain, il partirait à la chasse à la Licorne.

L'histoire vraie de la Licorne. Qui la connaît à Cendre-Lune? La vieille Laude la savait. Elle m'en a glissé un peu à l'oreille. Bérénice n'en est pas loin. Et je crois que l'étranger la soupçonne. Quelle importance? Cela n'empêcherait pas, demain, à l'heure où le serpent remonte le fleuve de l'Oubli, que le Seigneur de Cendre-Lune ouvre la chasse à la Licorne.

Théobald a glissé sous la table. Les joueurs de cartes se sont éclipsés. Il est resté assis devant sa chope vide. Bérénice et moi avons couché Théobald sur un banc, fermé la taverne, rangé la salle dans le silence revenu.

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

Le silence lourd des veilles de chasses à la Licorne.

Il s'est levé et quand il est passé devant nous pour monter à sa mansarde, j'ai su qu'il partirait à la chasse à la Licorne.

Bien sûr, il n'est jamais revenu...

Chapitre 3 : Les Sirènes

En des temps plus anciens que la mémoire des hommes, sur les rives d'une mer à jamais disparue, le peuple des Sirènes goûtait la vie calme que les Dragons rêvaient pour lui. Maîtres des tempêtes, seigneurs des profonds abysses, le ciel et la mer leur appartenaient et le vent leur rapportait les odeurs lointaines des horizons bleutés.

Leurs femmes étaient belles. D'une beauté sans fard, comme seuls les Dragons peuvent la rêver.

Ils avaient donné aux blondes des chevelures soyeuses, tissées de fils d'or; aux brunes, les profondeurs sombres des nuits sans étoile; et les rousses portaient à leur front les éclats changeants des automnes flamboyants.

Ils vivaient sur les plages et le long des falaises. La vaste mer était leur domaine. Ils jouaient avec les dauphins, plongeaient au plus profond des gouffres sous-marins pour ramener des perles de corail et des étoiles de mer.

Le soir, ils mêlaient leurs voix à celle du vent marin, porteur de nouvelles. Et la mer elle-même cessait de chanter. Car leur chant était tel que les coeurs s'endormaient, le temps s'arrêtait. Il faisait naître au fond de ceux qui l'entendaient le désir de l'écouter encore et toujours, de se laisser bercer par la musique lente des vagues qui sans cesse meurent et renaissent.

Les Dragons ne se lassaient pas de les entendre...

Puis la première voile glissa de l'horizon aux falaises des Sirènes. De grands vaisseaux majestueux s'approchèrent. Les Sirènes nagèrent jusqu'à eux, vêtus d'écume. Ils les guidèrent parmi les récifs, plongèrent sous la coque, jouèrent avec l'équipage. Ils montèrent à bord et s'étonnèrent d'apprendre que les hommes sur les bateaux ne savaient pas vivre sous la mer.

Les hommes mirent les chaloupes à l'eau et les Sirènes les menèrent jusqu'à la plage blanche. Ils aimèrent la terre claire, les falaises abruptes, les levers de soleil sur la mer, les arbres et les fleurs embaumées qui poussaient près des dunes. Ils virent les femmes des Sirènes et leur beauté les charma. Ils entendirent leur chant du crépuscule comme un adieu au jour, et celui de l'aube qui annonçait son retour. Ils ne voulurent plus repartir.

Ils bâtirent des ports et des villes. D'autres vaisseaux vinrent s'ancrer près des plages des Sirènes. Des navires chargés d'or, d'argent, de pierres précieuses, de riches étoffes et d'épices inconnues.

Les Sirènes goûtèrent à la vie des hommes et ils oublièrent qu'ils n'avaient jamais vécu que du vent salé et

des rayons du soleil.

Les perles d'écume ne leur suffisaient plus. Les colliers de corail devenaient trop légers. Les étoiles du ciel perdaient leur éclat. Ils voulurent les richesses des hommes, celles qui ne servent à rien, qui ne sont belles que parce qu'on les convoite. Ils les voulurent de toutes leurs forces. Et celles qu'on ne leur donna pas, ils les volèrent.

Toujours davantage, au fond des grottes marines, ils entassaient leurs trésors. Ils guettaient les bateaux et réclamaient en gage de leurs services les bijoux et les joyaux qu'ils transportaient.

Et bientôt les hommes les chassèrent et apprirent à les craindre. Car à la tombée du soir, les Sirènes chantaient. Leur chant montait jusqu'aux navires. Les pilotes ne se souciaient plus des feux sur les rivages signalant les dangers. Ils suivaient le chant des femmes à la beauté rêvée qui leur faisaient des signes de leurs bras tendus.

Ils sombraient sur les écueils sans même s'en rendre compte, bercés par leurs voix douces.

Tout le long de la côte, s'échouaient les vaisseaux. Les naufrageurs pillaient les navires et retournaient dans leur royaume sous-marin contempler leurs trésors inutiles. Les marins mouraient, brisés sur les rochers, noyés sous la mer glacée, emportés par les Sirènes au fond des gouffres dans une danse macabre et folle.

Les Dragons s'agitèrent dans leur sommeil. Ils avaient tout donné aux Sirènes. Tout ce qui se donne leur appartenait: la couleur du ciel, le parfum des fleurs, la grève mouillée, la chaleur de l'été, et la mer tout entière. Ils les avaient rêvés pour la beauté du monde.

Le peuple des Sirènes avait détourné le rêve des Dragons et les Dragons les punirent. Ils firent tomber sur les hommes-Sirènes les grottes où gisaient leurs trésors. On ne les revit plus jamais dans aucun rêve.

Quant aux femmes, ils les exilèrent au fond des marécages, loin des brises chargées d'odeurs lointaines, dans les fanges aux lourds relents.

Ils leur ôtèrent leur beauté sans nom et dans les eaux troubles des marais, elles découvrirent avec horreur leur image nouvelle: celle de bêtes terribles de laideur.

Telles étaient-elles désormais dans les rêves des Dragons.

Mais, parfois, au crépuscule, elles se souviennent du temps où les Dragons les aimaient.

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

Elles se rappellent l'océane senteur qui montait de l'horizon. Elles sentent sur leur peau rude la caresse du vent. Elles chantent alors la chanson des Sirènes.

Le temps s'arrête. Il naît dans le coeur de ceux qui l'entendent le désir de l'écouter encore et toujours.

Et leur rêve, un instant, est plus fort que celui des Dragons.

Chapitre 4 : Au hasard des chemins

Nous l'avons rencontré par hasard, sur des routes offertes aux vents, loin, très loin de cette salle d'auberge, feutrée et calme encore. Nous ne l'avons connu que le temps trop bref de croiser nos chemins. Mais, une éternité pourrait-elle passer sur nous, nous ne l'oublierions pas. Il restera dans nos mémoires, avec son regard las, ses épaules courbées, sa hache attachée dans son dos et son histoire en lambeaux.

Nous l'avons trouvé à la croisée des chemins. Le hasard nous a mis sur la même route. Nous avons partagé la chaleur d'un feu de camp, le pain de route et les mêmes étoiles.

Nous n'avons rien demandé. Les raisons qui poussent à entreprendre le Voyage n'appartiennent qu'à chacun d'entre nous.

Il nous a donné son nom, avant de l'oublier aussi. Afin, s'il restait au monde quelqu'un qui l'aimait, que nous lui portions, au hasard des chemins, de ses nouvelles.

Mais quelles nouvelles donnerons-nous à cette femme? Nous ne pouvons que lui dire que, deux semaines plus tôt, il était encore vivant.

Elle est venue à nous, le coeur empli de craintes et débordant d'espoir.

Rien de ce que nous lui apprendrons ne chassera ses craintes. Rien ne brisera son espoir.

Nous sommes devant elle comme nous étions devant lui, impuissants, avec pourtant cette sensation que nous tenions sa vie entre nos mains.

Il nous a raconté les bribes de son existence. Les éclairs furtifs de lumière dans l'ombre de sa mémoire. La vision lointaine d'une ville blanche, des visages qui rient dont il ne sait plus le nom; et cette force qui entraîne ses pas vers un but qu'il ne connaissait pas. Sa hache qui ne le quitte pas. Ses rêves de violence, traversés d'inconnus qui se déchirent. Et la haine qui le submerge parfois sans savoir pour qui ni pourquoi. La folie qui le guette et ce désir de meurtre qui ne s'apaise jamais tout à fait.

Que dire à cette femme? Qu'elle a tort de trembler? Qu'elle a raison de le croire perdu? Nous n'avons pas les réponses. Nos silences sont pires que les pires nouvelles. Elle n'attend qu'un mot de nous. Un seul mot pour continuer à vivre, quel qu'il soit.

Personne n'a pu le retenir. Il est parti un matin, poussé par une étrange fièvre. Il a quitté notre maison, tous les siens, ses outils de forgeron, tout ce qui était sa raison de vivre. Il m'a laissée sur le chemin, moi qui

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

veillais sur ses nuits, qui savais ses délires sans les comprendre. Il a attaché sa hache dans son dos. Il n'a pas voulu que je l'aide. Il ne voulait pas que quelqu'un d'autre que lui touche à sa hache. Je ne sais où il l'a trouvée. Il n'a jamais rien dit, mais du jour où il l'a faite entrer dans notre maison, il n'a plus été le même. Nous l'aimions du mieux que nous pouvions. Nous ne pouvions l'aimer plus.

Nous taire. Surtout ne pas lui dire qu'il avait oublié la couleur de ses yeux, le murmure de son nom, jusqu'à son existence.

Un seul visage hantait ses rêves éveillés: le visage d'un homme qu'il n'avait jamais rencontré.

Un seul nom revenait dans ses nuits de mauvais sommeil: *Asgaroth*.

Asgaroth, qui emplissait ses pensées comme une litanie.

Asgaroth qui faisait surgir des images de mort et resserrait son coeur dans un étau de haine.

Asgaroth qui le dévorait de l'intérieur; qui se nourrissait de sa vie, de son être; qui l'anéantissait chaque jour davantage et qui aurait sa peau s'il ne le tuait pas avant.

Cent fois, il crut toucher le fond de la folie. Chaque fois, il apprit que le pire était encore à venir. Chaque fois il laissait des morceaux de lui-même sombrer dans l'oubli.

Cent fois, il tenta de résister. Et ses vaines tentatives l'ont mené au bout de ses forces. Puis il comprit, ou du moins il le crut, d'où venait son mal. C'était stupide, improbable, impossible, mais il n'y avait pas d'autre solution. Son mal venait de sa hache. Elle le poussait en avant. Elle sentait le sang et la mort.

Cent fois alors, il voulut la perdre, la quitter, la détruire... Chaque fois il sentait son coeur, son ventre, son âme se déchirer. Chaque fois, ses mains se tendaient vers elle. Chaque fois, il la replaçait dans son dos, haïssant sa torture et la désirant chaque jour un peu plus. Et du grand vide que chaque jour creusait dans son passé, une certitude est née: il devait tuer cet Asgaroth dont il ne savait rien, que le visage, mais vers qui son destin l'entraînait inexorablement.

Devant sa détresse nous nous sentions coupables. Nous qui avions encore sur les lèvres le goût des rires anciens, et des souvenirs heureux. Nous avons cette impression imprécise et pourtant si forte que nous pouvions changer le cours de son histoire. Ce n'était sans doute que le violent désir de voir cesser sa souffrance.

Car, qu'aurions-nous pu faire, nous qui avons toujours marché sous l'aile des Dragons.

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

La femme est repartie avant que l'auberge ne se remplisse de curieux. Le hasard nous a mis sur sa route. Nous aurions aimé lui apporter autre chose que de vagues nouvelles. Nous aurions dû lui porter autre chose que nos doutes.

Tout ce que nous avons trouvé à dire, c'est qu'il finirait par retrouver le chemin du retour. Nous n'en étions pas certains, mais nous n'étions pas sûrs non plus du contraire.

Nous n'avons jamais plus rien su de lui. Peut-être, après tout, avions-nous trop présumé du hasard.

Chapitre 5 : Les Coursiers de Psark

Au temps où les hommes n'avaient pas encore trouvé le moyen de troubler leur sommeil, les Dragons avaient des songes limpides, légers, délicieux. Toute chose était belle dans le monde rêvé des Dragons. Ils ne rêvaient que de beauté, de douceur, de perfection. La vie était si douce qu'ils aimaient vivre leurs rêves.

C'était avant que les hommes ne détournent leurs rêves.

Parmi tous les Dragons —on dit qu'il y en a autant que d'étoiles dans le ciel- On dit aussi que ce sont les Dragons qui rêvent les étoiles- il y en avait un dont la légende a oublié le nom.

Ce nom dans la langue étrange des Dragons évoquait le souffle du vent, le ciel ouvert, l'espace, le silence des plaines, le galop des chevaux sauvages, et l'orage grandiose et terrible que rien n'emprisonne ni ne limite.

Ce Dragon se plaisait à survoler ses rêves. Il ne rêvait que du souffle du vent, du ciel ouvert, l'espace, du silence des plaines, du galop des chevaux sauvages, et de l'orage grandiose et terrible que rien n'emprisonne ni ne limite.

Il passait ses heures à regarder du coin de l'oeil ses chevaux courir en liberté. Il les appelait « ses chevaux » dans le fond de son coeur. Il les avait rêvés pour les voir galoper dans les plaines, les entendre hennir de plaisir, plus forts que l'orage. Il les avait rêvés plus rapides que le vent, aux sabots légers. Il les avait rêvé plus beaux que l'infini du ciel, à la robe blanche, à la crinière d'or. Et il avait rêvé pour eux les immenses plaines de Psark, terres sombres, que leur course ourlait d'une vague mouvante et dorée.

Le Dragon berçait son sommeil de leur galop sonore. Il frémissait de leurs frissons d'ivresse quand ils défiaient la tempête, le coeur gonflé d'extase, le flanc haletant sous la robe en sueur.

Ils galopèrent, galopèrent, galopèrent toujours, droite devant eux, derrière leur chef, le plus grand, le plus beau, le plus fort des coursiers.

Ils voltaient soudain, tous ensemble, dans un mouvement superbe et gracieux, pour galoper encore. Galoper sans but. Libres et sauvages. Nul ordre jamais, que le caprice du vent. Nulle corde, aucun licol.

Ils filaient, filaient au travers des plaines offertes, écume blanche, sans crainte ni contrainte: sans autre limite que l'horizon devant et derrière l'ocre sillage de la poussière du rêve.

Puis les hommes sont venus. Ils ont posé les yeux sur les chevaux de Psark. Ils ont désiré leurs jambes fines, leur robe éclatante, leur crinière dorée, leurs sabots légers, leur tête gracieuse. Ils ont désiré sentir sous leur main leur vie maîtrisée et sous leurs genoux leur force prisonnière. Ils ont désiré leur course infinie. Ils ont vu en eux des montures.

Les Coursiers de Psark les ont regardé approcher sans méfiance aucune. Et eux qui n'avaient jamais senti que la charge légère de la pluie sur leur dos, ils apprirent le goût amer du mors, la pression des jambes sur leur flanc, la morsure du fouet.

Eux qui n'avaient jamais couru que les naseaux au vent, ils apprirent à courber l'échine, à obéir à l'ordre, à marcher au pas. Ils apprirent la corde et l'attelage.

Eux qui étaient faits pour vivre de vitesse, d'ivresse et de silence, nourris de vent et de rêve, ils apprirent la guerre.

Les hommes avides de puissance et de gloire jetèrent les coursiers dans leurs batailles. Le sol se teinta de leur sang. Leurs robes se confondirent avec la terre. Ils apprirent la douleur et la mort.

Le Dragon souffla sa colère sur les hommes qui avaient cru pouvoir asservir le vent, emprisonner l'orage, lui voler ses chevaux et tourner son rêve en cauchemar. Et ceux qui avaient dompté les chevaux sauvages des plaines de Psark rampèrent sous le feu du Dragon. Ils se terrèrent, désertèrent les plaines et ne songèrent plus aux chevaux qu'avec crainte.

Mais le Dragon savait que les craintes des hommes s'estompent dans les brumes du rêve. Ses chevaux gisaient sur des champs de bataille et ceux qui lui restaient avaient perdu le goût de la course.

Il ne pouvait ôter tous les hommes de la terre. Alors il ôta ses chevaux. Et pour que l'exil leur fût moins rude, il emporta avec eux les plaines de Psark.

Il les mit en sûreté dans les Hautes Terres du rêve, où seuls les Dragons avaient accès, à la source même du Rêve.

Il ne les accompagnait plus dans leur course folle, mais il savait qu'ils existaient. Il savait qu'ils étaient libres, qu'il avait éloigné d'eux les menaces et la peur. Qu'ils galopaient, galopaient, hors d'atteinte à jamais de la folie des hommes.

Le Dragon était heureux: il avait donné au monde la beauté pure, la perfection et le goût de l'absolu.

Il ne savait pas que les hommes dans leur désir de gloire et de puissance trouveraient le moyen de remonter le Rêve jusqu'aux terres cachées.

Il ne savait pas que les hommes un jour se prendraient pour des Dragons.

Chapitre 6 : La Lyre de Négael

Si vous croyez que les Dragons, après leur Grand Réveil, se sont rendormis tout seuls, c'est que vous n'avez aucune idée du désordre qui régnait alors. Et désordre est un faible mot. Croyez-vous qu'il soit possible de trouver le sommeil lorsque ça saute ici craque là, explose un peu partout... C'étaient d'étranges bouleversements. Des îles surgissaient en pleine terre. Des volcans naissaient sous la mer. Des éclairs déchiraient le ciel. La montagne s'ouvrait et les gouffres couraient tout autour de la terre. C'était magnifique et terrifiant...

Enfin... c'est ce que disent les chansons.

Le vieil homme a haussé les épaules. Il a joué avec sa coupe vide. Ardeval lui a versé une rasade de vin qu'il a bue lentement.

Il faisait chaud; la taverne était sombre, ses chandelles mouchées par un ivrogne. Des odeurs venaient jusqu'à nous: des relents de cuisine, de sueur et d'alcool. Un rire s'est élevé du brouhaha. Des volutes de fumée tournaient autour de nous.

Même les Dragons, dans leur toute puissance ne peuvent trouver le sommeil dans le vacarme et les cataclysmes. Il a fallu les détourner de leur tâche, leur faire oublier le monde et les raisons de leur colère. Car souvenez-vous toujours que c'est la folie des hommes qui précipita le réveil des Dragons. Il n'était que justice que ce soit un homme qui leur rende la paix. C'est ainsi que Négael entra dans la légende. Du moins, c'est ce que disent les chansons...

Les chansons racontent de belles histoires. Des histoires d'un temps dont personne ne peut se souvenir. Rares sont ceux qui peuvent démêler le vrai du faux, l'histoire de la légende. On les conte à la veillée. On les chante sur les places. Elles glissent de mémoire en mémoire. Elles s'endorment et ressurgissent au détour du hasard.

Négael était ménestrel. On dit que c'était le plus grand de tous les âges. Il n'en était pas convaincu lui-même. C'était un homme simple. Les Dragons lui avaient donné une voix enchanteresse et les doigts musiciens. Mais il n'en avait aucun mérite, disait-il.

Il jouait divinement de tous les instruments. Toutefois, sa préférence allait à la lyre. Ses doigts effleuraient les cordes et l'enchantement commençait. Il chantait, et les hommes quittaient leurs occupations, les bêtes venaient à lui, les arbres tendaient vers lui leurs branches frémissantes.

Et même les Dragons dans leur profond sommeil soupiraient d'aise et écoutaient les accords parfaits de sa musique.

C'est ce que chantent les poètes...

Le vieil homme a terminé sa coupe. D'un geste, il a refusé qu'Ardeval la remplisse à nouveau. Il fixait Irina, mais ce n'était pas elle qu'il regardait, les yeux tournés sur sa mémoire. Quels souvenirs pouvait-il rappeler à lui? Il était âgé, certes, mais pas au point d'avoir connu un temps vieux de plus de mille années. Ses lèvres ont murmuré un air. Les paroles d'une chanson.

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

Négaël quitta son village et les routes résonnèrent de sa musique. Il arriva ainsi dans une ville dont la chanson a oublié le nom. Là vivait une châtelaine qui s'éprit de lui. Et lui s'éprit de la châtelaine. Il composa pour elle de douces mélodies sans parole, car ils n'avaient pas besoin des mots pour se comprendre.

Hélas, la belle châtelaine avait un mari. Un mari qui n'aimait déjà pas beaucoup Négaël sans qu'on lui fournisse une raison de le haïr davantage. Depuis que ce jeune gratteur de lyre était arrivé, ses gens n'avaient plus que son nom à la bouche. Ce n'était plus que Négaël par-ci; Négaël par-là; savez-vous ce que Négaël vient de composer?

Négaël était loin de tout ceci. Il n'était vraiment heureux que lorsqu'il chantait pour sa dame. Aussi chantait-il pour elle chaque seconde de sa vie.

Le vieil homme était si grave et son regard si triste, qu'une larme a perlé aux cils d'Irina. Il lui a souri: ce n'est qu'une légende. Irina a essuyé sa joue. Personne n'a jamais chanté pour elle. Pour moi non plus d'ailleurs. Mais nous ne sommes pas châtelaines.

Puis les Dragons s'éveillèrent. Tout ce qui était ne fut plus. Les hommes tombèrent à genoux et se lamentèrent sur ce qu'ils avaient provoqué. Mais les Dragons en colère refusèrent d'entendre leurs supplications. Négaël songea alors que la musique aurait plus de pouvoir que les mots. Il se dressa, seul, sa lyre à la main, dans les ruines et les tremblements de terre.

Il joua longtemps et on le tint pour fou.

Enfin, les Dragons l'entendirent par-delà le vacarme des rêves qui s'entrechoquent. Ils tendirent l'oreille, leur courroux s'apaisa. Et quand Négaël se mit à chanter, ils fermèrent les yeux pour mieux l'écouter. Ils posèrent leur gueule fumante sur leurs pattes et se laissèrent charmer.

Lorsque Négaël cessa de chanter, les Dragons s'étaient rendormis. Il leur avait rendu leur rêve et pour lui témoigner leur reconnaissance, ils dotèrent sa lyre du pouvoir de ne jamais jouer que de parfaites mélodies.

Le vieil homme a soupiré. Irina lui a demandé doucement s'il avait vraiment entendu jouer de la Lyre Magique. Il a hoché la tête et son regard s'est voilé. On dit que celui qui entend une fois la musique de la Lyre de Négaël ne l'oublie jamais; qu'elle fait ressurgir les souvenirs d'autres vies dans d'autres rêves. On dit que Négaël, lorsqu'il disparut l'emporta avec lui et que nul ne sait aujourd'hui où la trouver.

Je ne sais s'il est bon que nous cherchions à la retrouver.

Négaël fut porté en triomphe. On le fêta. On l'acclama. On le vénéra. On lui érigea même une statue sur la grand-place de la ville. On l'aimait. On l'aimait vraiment car il ne changea pas: il restait le même. Un ménestrel au coeur simple.

Le seul à ne pas se réjouir était le maître de la ville. La jalousie lui brûlait le coeur. La musique de Négaël le rendait fou. Et elle résonnait partout dans le château et dans les rues de la cité. Il ne rêvait que de se débarrasser de lui. Mais il ne pouvait le chasser: ses gens se seraient révoltés. Et puis, les Dragons n'auraient sans doute pas apprécié de ne plus entendre leur musicien favori. Ils lui auraient peut-être envoyés quelques cauchemars pour se venger.

Négaël, lui, ne voyait rien. Il était heureux. Plus heureux qu'il n'avait songé l'être un jour. Les poètes ont les mots et le talent pour le dire.

Le vieil homme s'est excusé dans un sourire ému. Nous n'étions pas venus écouter un poète. Nous étions venus chercher celui dont on disait qu'il était le dernier à avoir vu la lyre. J'avais cru, à cause du rendez-vous dans la

taverne sans doute, que nous aurions affaire à l'un de ces ivrognes qui ont tout vu, tout entendu, qui savent tout ce que vous voudriez qu'ils sachent, pour un verre de vin ou de quoi le payer. Je ne m'attendais pas à ce regard las mais pointu, au pli douloureux de la bouche, à cette voix basse et ferme.

Il n'était pas le premier que nous interrogeons. Nous avons entendu des histoires parmi les plus farfelues.

Pourtant, cet homme qui parlait sans vraiment s'adresser à nous n'avait rien d'un vieux fou.

Sans doute, nous touchions au but.

Le temps coula, à la fois lent et trop rapide, à la manière dont le temps coule lorsqu'on est heureux. Négael ne comptait pas le temps. Il ne comptait que les mesures de sa musique et les pieds de ses vers.

Il ne se méfia pas lorsqu'il reçut un billet qui le priait ardemment de se rendre à la vieille tour du château.

La tour était à demi en ruines et il pensa que sa belle châtelaine lui donnait rendez-vous en ces lieux solitaires.

Il s'y rendit à la nuit tombée et il vit le visage de la mort.

L'époux de sa bien aimée se tenait devant lui. Dans l'ombre, il lui enfonça une dague dans le coeur, et tandis que Négael agonisait il lui raconta ce qu'il allait faire.

Le vieil homme a eu un frisson. Nous avons frissonné avec lui. Nous avons entendu des centaines d'histoires. Toutes parlaient de la disparition du ménestrel. Aucune de sa mort.

Ardeval a demandé alors si le vieil homme était certain que Négael était mort de la main du châtelain.

L'homme a hoché la tête sans répondre.

Il a posé sa bouche sur l'oreille de Négael pour être sûr que celui-ci entende bien ce qu'il allait dire. Il lui a dit qu'il jetterait son corps dans les oubliettes de la vieille tour pour qu'on ne le retrouve jamais, pour que tous ces gens qui l'adoraient croient qu'il les avait abandonnés et qu'ils maudissent son nom comme ils l'avaient loué. Il lui a dit qu'il prendrait sa lyre qui ne faisaient jamais de fausses notes, qu'il irait jouer là où seuls les Dragons l'entendraient. Il lui a dit aussi qu'il allait prendre son coeur de sa poitrine encore palpitante, qu'il l'accommoderait lui-même avant de le servir à sa chère épouse, car il n'était que justice que le coeur de son amant lui revienne.

Il y a eu un silence plein de dégoût. Irina a pâli. J'ai essayé de chasser de mon esprit des images sanglantes. Ardeval s'est éclairci la voix avant de demander si c'était vraiment ce qu'il avait fait.

La légende dit qu'après la disparition étrange de Négael, la Dame du château monta à sa chambre et qu'elle s'y laissa mourir. On dit que tout le pays les pleura tous les deux.

Et la Lyre?

La voix d'Ardeval nous ramena autour de la table de la taverne. Et la Lyre qui avait sauvé le monde de la fureur des Dragons, qu'était-il advenu d'elle? Sa musique avait-elle charmé encore les esprits et les coeurs?

J'ai entendu le chant de la Lyre. Et d'autres que moi aussi. Nous l'avons entendu et ce jour-là certains d'entre nous ont regretté de n'être pas sourds.

Oui, le maître du château fit ce qu'il avait juré sur la mort de Négael. Il fit disparaître le cadavre après y avoir prélevé le coeur. Il le prépara et le servit à son épouse. Quand il fut certain qu'elle y avait goûté, il lui apprit ce qu'elle venait de manger. Elle manqua mourir de désespoir sur place, mais elle réussit à lui répondre qu'elle

« La Taverne de Cendre Lune » par Miss Teigne

n'avait jamais rien mangé d'aussi délicieux et qu'elle ne voulait plus rien prendre qui puisse lui en faire oublier le goût. Elle se retira dans ses appartements et attendit la mort.

Oui, il fit ce qu'il avait dit qu'il ferait: il prit la Lyre et au coeur de la nuit, il s'éloigna de la ville afin que nul ne s'étonne d'entendre la musique de Négael alors que Négael avait disparu.

Lorsqu'il fut seul, il pinça les cordes et un horrible son déchira le ciel. Il y eut un grand éclair en réponse. Il prit peur. Il décida qu'il valait mieux ne plus se servir de cette Lyre plutôt que d'attirer l'attention des Dragons sur lui. Il essaya de briser l'instrument, mais il ne réussit qu'à briser la pierre sur laquelle il le frappa. Il rentra donc au château et la Lyre rejoignit les restes de Négael dans les oubliettes.

Ardeval a gratté la table des ses ongles. Il a grogné que nous n'étions pas plus avancés, si la Lyre pourrissait dans les souterrains d'un château dont on ne savait pas le nom.

Le vieil homme a eu un sourire, je crois.

La légende a oublié son nom, pas moi. La Lyre n'y est plus, d'ailleurs. Je l'ai entendue, vous dis-je. Elle n'est plus au château. Elle a pris le chemin d'un autre rêve. Et je l'ai laissée partir...

Le vieil homme s'est servi une pleine coupe de vin doré. Il l'a bu d'un trait. Puis il a essuyé sa bouche d'un revers de main. Il ne nous voyait plus. Il ne voyait plus la salle enfumée. Il n'entendait plus la voix aigre de la femme ivre qui beuglait une chanson à boire. Il n'entendait plus rien que les accords parfaits de la Lyre de Négael au plus profond de sa mémoire.

Nous avons retrouvé la trace de la Lyre, même si elle se perdait encore dans les brumes du rêve. J'ai touché du bout des doigts le bras du vieil homme. Il est revenu parmi nous et s'est tourné vers moi. Je ne sais comment j'ai osé lui demander dans quelle légende il avait appris la fin du ménestrel et le sort de sa Lyre. Il a secoué la tête: il n'existe pas de légende, ni de chanson, ni de poème qui content l'histoire vraie de Négael. Nous avons attendu, attendu longtemps qu'il veuille bien poursuivre son récit. Rien n'est venu. Il était reparti vers je ne sais quels souvenirs.

Ardeval nous a fait signe. Nous nous sommes levés lentement pour ne pas briser son rêve. Nous avons revêtu nos manteaux en silence. Alors, il a murmuré des mots presque inaudibles. Irina et Ardeval ont tendu l'oreille. Je suis restée le bras levé, figée dans ma surprise. Ses mots sont venus jusqu'à moi. Il a dit:

- Mon nom fut Négael. Autrefois.